

Un bordel bien ordonné

Taulières, placeurs, julots... Loin du folklore, la maison close du XIX^e siècle fonctionne comme une véritable PME. Entre hiérarchie pyramidale, quête de rentabilité, administration stricte et mainmise masculine, ces établissements sont gérés d'une main de fer par des femmes d'affaires avant l'heure.

PAR OLIVIER TOSSERI

La maison close est une véritable petite entreprise qui ne connaît pas la crise au moment de l'âge d'or de la prostitution réglementée, sous la III^e République. Une prospérité qui repose sur une organisation rigoureuse, calquée sur le modèle d'une maison commerciale. La règle de la rentabilité y est absolue et définit l'intégralité du fonctionnement interne de ce qui ne sera jamais un établissement autorisé mais toléré par la préfecture – qui peut mettre, à tout instant, un terme à ses activités.

Au sommet de la pyramide, on trouve la tenancière, pièce maîtresse de l'établissement. Si la gestion est majoritairement féminine, il existe des exceptions notables : dans certaines villes de province, la réglementation locale autorise un homme, le tenancier, à assurer cette fonction. Mais, le plus souvent, ce commerce vénal dépend d'une maîtresse de maison qui s'efforce à le faire fructifier. Le profil le plus courant est celui d'une ancienne courtisane ou « femme galante » qui, grâce à une gestion stricte de ses revenus, a réussi à accumuler le capital nécessaire pour devenir propriétaire. Le système permet une certaine forme d'évolution de carrière. Une sous-maîtresse peut succéder à sa patronne. Plus

rarement, une simple « fille soumise » peut, à force de persévérance, gravir tous les échelons de la hiérarchie. La transmission du pouvoir peut également être héréditaire. Il n'est pas rare de voir la direction passer aux mains de la fille ou de la nièce de la précédente tenancière, assurant ainsi la pérennité du patrimoine. Sur le plan strictement réglementaire, la direction d'une maison de tolérance devait être exercée de manière autonome.

Des agents recruteurs à l'« élégance canaille »

La législation interdit formellement qu'un établissement soit exploité pour le compte d'un tiers. En théorie donc, la tenancière ne pouvait pas être sous la tutelle d'un commanditaire masqué. La gestion d'une maison close, particulièrement à Paris, était soumise à des règles de vie très strictes visant à séparer la sphère privée de l'exploitation commerciale. Les règlements en vigueur dans la capitale imposent ainsi une cloison étanche entre la vie sentimentale de la tenancière et son établissement. Il lui est formellement interdit de cohabiter avec son époux ou son amant au sein même du bordel. Cette mesure vise principalement à éviter les conflits d'autorité ou les dérives liées à la présence d'un protecteur non officiel.



DARCHIVO/OPALE PHOTO

Lorsqu'il n'est pas inactif, son conjoint peut diriger un café ou un hôtel meublé à proximité immédiate de la maison, lui permettant de servir de façade pour des activités de prostitution non déclarées. Mais son rôle le plus fréquent reste celui d'agent recruteur, chargé de trouver et d'amener de nouvelles femmes.

Un rôle endossé par le « julot ». Ce terme, simple diminutif de Jules, était devenu, dans l'argot des faubourgs, le synonyme du « souteneur » ou du « mac ». L'allure et le style sont essentiels pour lui. Il ne peut en effet se permettre d'être un truand négligé. Il incarne au contraire l'élégance canaille.



Chaîne de montage Sous l'autorité d'une tenancière et de son mari (chargé du recrutement de nouvelles pensionnaires), les « filles de numéro » exercent leur art, étroitement surveillées par une « sous-maîtresse ». Le personnel d'une maison close de Rouen ayant inspiré la nouvelle *La Maison Tellier* (1881), de Maupassant, prend la pose (v. 1885).

Pour affirmer son statut et la réussite de son « entreprise », il arbore un costume impeccable, des chaussures vernies et l'indispensable casquette d'apache ou un chapeau mou incliné avec arrogance. Cette allure de « beau mec des faubourgs » à gueule d'ange est son premier outil de travail : elle lui sert à séduire, à impressionner et à recruter. Les julots les plus redoutables sont de véritables agents de recrutement iti-

nérants. On les retrouve à arpenter les gares, parcourir les foires ou attendre à la sortie des usines des « proies faciles ». Ils repèrent les jeunes filles arrivant de province à la capitale avec l'espoir d'une vie nouvelle, les « petites bonnes » récemment renvoyées ou les ouvrières en situation de grande précarité. Il use alors de son pouvoir de séduction ou de fausses promesses (un emploi de serveuse ou de lingère en ville) pour

prendre l'ascendant sur la jeune femme. Une fois qu'elle est sous sa dépendance, il la « place » dans une maison close. La tenancière verse alors au placeur une commission, appelée « droit de place », pour chaque nouvelle recrue. Cette somme est ensuite transformée en dette pour la prostituée. Dès son premier jour, la « fille de numéro » doit ainsi rembourser à la patronne le prix de son propre achat auprès du placeur, ainsi que le coût de son trousseau (robes, maquillage, parfum). La conduite quotidienne du lupanar dans laquelle elle officie désormais est très souvent abandonnée à une « sous-maîtresse ». •••

Dossier

... Ce bras droit de la patronne est généralement une ancienne prostituée déclarée, ayant franchi le cap de la trentaine et possédant une solide expérience du milieu. Son rôle de gestion de l'interface entre la rue et l'intimité du salon est essentiel.

Une domesticité variée et spécialisée

Elle accueille le client et lui ouvre la porte après une vérification d'usage par le judas – forte de son expérience, elle évalue leur état de santé. La sous-maîtresse appelle ensuite les pensionnaires, les présente au client, en aidant ce dernier à fixer son choix puis encaisse le prix de la prestation. Grâce à son autorité, elle rassure une fille inquiète de l'aspect d'un partenaire ou intervient en cas de conflit. Au sein de la hiérarchie interne, elle jouit d'une obéissance totale, identique à celle portée à la maîtresse de maison. L'encadrement des domestiques de la maison close répond à une logique précise. Le recrutement doit être exclusivement masculin bien que dans les établissements de luxe, le faste et l'élégance exigent une main-d'œuvre plus spécialisée. Une importante équipe de femmes gravite alors autour des pensionnaires: lingères, couturières, femmes de chambre et cuisinières. Il y a aussi les «médecins de la ville» qui effectuent les visites sanitaires



Poupées dupées Contrôlées par un médecin (en bas), les filles sont ravalées au rang d'objets sexuels (au milieu), soumis aux désirs et caprices des clients exercés dans les chambres (en haut). Caricature (1901).

obligatoires, souvent bâclées, mais indispensables pour tamponner le carnet de santé des filles, le fameux «carton». À l'entrée de la maison, on trouve le portier ou le chasseur. Dans celles de luxe, il endosse une livrée impeccable pour donner une impression de prestige, véritable vitrine de l'établissement. Dans les lupanars plus modestes,

il sert surtout de premier rempart contre les auteurs de troubles. Celui qu'on appelle parfois commissionnaire ou rabatteur est bien plus qu'un simple portier. Son poste est stratégique, à l'interface entre le monde «respectable» de la rue et l'univers clos du bordel.

Contrairement aux filles qui peuvent être arrêtées pour racolage public, le chasseur aborde en toute liberté les passants, vante les mérites de son adresse (nouveau des pensionnaires, luxe des salons...) et fait preuve d'un bagou étudié. C'est aussi l'œil de la maison close ouvert sur la rue. Il doit savoir jauger le client instantanément, ouvrant la porte aux plus fortunés ou écartant les indésirables ou les auteurs de troubles potentiels. Garant de la discrétion si chère aux notables, le chasseur appelle les fiacres (puis les taxis) et s'assure qu'ils puissent quitter les lieux sans être vu par des connaissances. Il exerce aussi bien un rôle de mes-

sager avec l'extérieur pour éviter aux pensionnaires de sortir, se livre aux achats demandés par les clients ou la sous-maîtresse, mais assume un rôle clé de renseignement et de sécurité.

Derrière les façades, un système bien rodé

À la moindre alerte, il signale l'arrivée de la police pour que la maison puisse se mettre en règle – comme dissimuler une fille non déclarée ou un client mineur. On peut enfin avoir recours à lui en cas de disputes ou d'altercations dans le salon. Ainsi, derrière les persiennes closes, la «maison» fonctionne comme un rouage parfaitement huilé. Si ce système offre à certaines une rare opportunité d'ascension sociale et d'indépendance financière, il reste fragile, suspendu au bon vouloir d'une préfecture capable de rayer l'entreprise de la carte d'un simple trait de plume. Une prospérité paradoxale, où la liberté d'entreprendre s'arrête là où commence l'ordre moral de l'État. Le tout, bien sûr, aux dépens des prostituées qui y sont exploitées. ■

Les garçons aussi...

Au XIX^e siècle, la prostitution masculine connaît un essor fulgurant, porté par l'urbanisation. Contrairement à la prostitution féminine, strictement encadrée par la police des mœurs pour des raisons sanitaires, elle reste moins réglementée car elle s'exerce souvent dans la clandestinité des rencontres homosexuelles, la loi étant ambiguë concernant la sodomie tant qu'elle ne trouble pas l'ordre public. Les lieux de cette activité sont multiples et se divisent entre l'espace public et les établissements privés. À Paris, les galeries du Palais-Royal et les Grands Boulevards sont des points névralgiques. On la retrouve également dans les lieux de sociabilité populaire comme les jardins, les brasseries et les cafés-concerts. Sous la III^e République, des établissements plus discrets se spécialisent : les bains publics et certains hôtels. Le plus emblématique demeure l'Hôtel Marigny, ouvert en 1917 et fréquenté par Proust. Ces lieux, fonctionnant souvent sous le couvert de «salons de massage», offrent un refuge discret à une clientèle masculine recherchant l'anonymat loin des regards de la police. O. T.